

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claudine Bertrand, Pierre Morency. Célyne Fortin

Jacques Paquin

Numéro 133, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2009). Compte rendu de [Claudine Bertrand, Pierre Morency. Célyne Fortin]. *Lettres québécoises*, (133), 45–46.



☆☆☆☆

Claudine Bertrand, *Autour de l'obscur*,
Montréal, l'Hexagone, 2008, 72 p., 14,95 \$.

L'amie et la mort

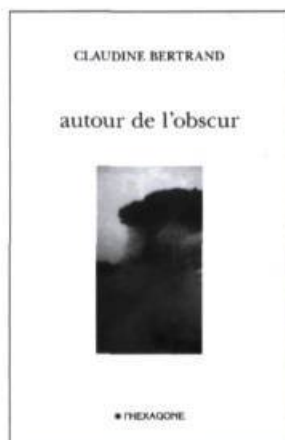
Ne ménageons pas nos éloges, le plus récent recueil de Claudine Bertrand est une splendeur, sombre certes, mais qui relève du grand art.

Le titre rappelle un classique du genre, *Quelque chose noir*, de Jacques Roubaud, qui évoquait aussi la mort, mais avec une tout autre perspective et dans un style tout à fait différent. L'exploit, si l'on peut parler en ces termes pour un sujet aussi grave, c'est d'avoir su parler de la mort sans qu'on sache très bien au départ, n'était la dédicace, si cet objet obscur est poésie elle-même ou une personne chère. Mais l'une et l'autre s'entremêlent, l'amie disparue et l'auteur du recueil étant liées par leur amour pour la poésie. La fonction du poème en est magnifiée : « Ce qui n'est qu'en soi/la poésie le dévoile/Elle donne vision/De qui nous serons » (p. 9). Dans un style à la fois concis et qui tient haut la majuscule à chaque début de vers, Claudine Bertrand a trouvé une voix solennelle mais sans rhétorique pompeuse, laissant toute la place à la douleur, exprimée dans ce cas par une parole où s'entrelacent l'ancien et le moderne perceptibles dans ces raccourcis de la pensée et ces trous de la syntaxe : « Comme le poète menacé/En bout de piste/Où plénitude s'embrouille/Au pressant de l'informulable » (p. 39). Les pages noircies par de courtes séquences, deux ou trois chacune, proches du sonnet, tournent « autour », c'est-à-dire sans jamais toucher l'obscur parce que la mort, *a fortiori* celle d'autrui, ne peut être appréhendée que par tâtonnements, dans l'immensité effrayante de sa part d'inconnu. Le *je* se fait discret, sauf en de rares occasions où sa présence textuelle illumine la proximité en des vers plus restreints encore :

« Ancrer/Ma voix/En toi » (p. 53). Ou dans des vers percutants de généreuse attention comme ceux-ci : « Hanche-toi/Tout/Contre moi » (p. 60). Nous aurons été avertis, nous, « insolent lecteur/Descelle le sens/Autour du prétexte » (p. 34). Jusqu'ici, je n'ai pas nommé la destinataire du poème, car je voulais que le poème précède l'anecdote, mot presque vulgaire dans ce cas-ci, je le conçois bien. Claudine Bertrand était une amie intime de Louise Blouin, qui collaborait étroitement avec elle aux destinées de la revue *Arcade*. On ne peut rêver d'un plus bel hommage qui conjoint l'amitié et l'exigence du poème.



CLAUDINE BERTRAND



Toutefois, à la différence des deux autres recueils parus depuis 1994, le vers l'emporte sur la prose qui était jusque-là majoritaire. Et quels vers ! je pense en particulier à ceux qui font partie de la première section « Où vivre? », parmi les mieux achevés, à mon humble avis, que Morency ait écrits depuis le milieu des années 90. Les textes du poète de Québec nous ont familiarisés avec des promenades sur son territoire où le lac, l'oiseau, l'arbre et les paroles simples de ses amis forment l'essentiel de l'encre à laquelle puise cette poésie. Cette fois, au seuil du recueil, une invitation qui suscite la curiosité du lecteur par l'attention portée au pourquoi et au comment du poème :

*Ouvre le grand cahier à la page déserte.
Un peu d'encre, et se forme le cbemin
On s'engage tout nu, pour descendre et monter,
Le corps du passeur qui se peuple d'un feu. (p. 11)*

Le passeur. Certes, on connaît la formule, mais le cliché n'est jamais banal chez Morency. Le poète ornithologue se faisait guide émerveillé de ses découvertes, pour les offrir à ses lecteurs dans ses magnifiques *Histoires naturelles*, en les faisant entrer dans l'intimité de son regard, ouvert à toutes les anecdotes de la vie. Avec ce récent recueil, il développe son art poétique, non pas tant pour expliquer comment, lui, fabrique un poème, ce qui trahirait l'esprit de sa démarche, mais plutôt dans le dessein de tirer son lecteur par la manche et de s'interroger, comme devant un confident, sur ce que peut être un poème :

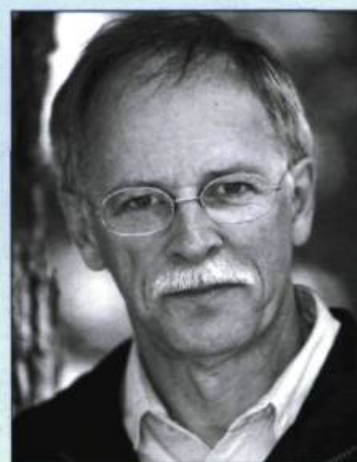
*Mon poème arrivera-t-il à voir la fine
rivière aux eaux maigres menant à une
ville blanche où vivent, le soir venu,
autour des maisons basses, des feux paisibles
environnés d'enfants et d'animaux
réjouis? (p. 73)*

☆☆☆☆

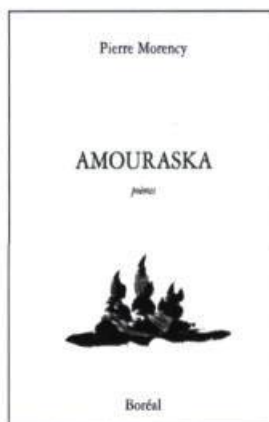
Pierre Morency, *Amouraska*,
Montréal, Boréal, 2008, 90 p., 17,95 \$.

Célébration du vivant

Pierre Morency poursuit, depuis *Les paroles qui marchent dans la nuit*, ce qui constitue en quelque sorte sa seconde manière.



PIERRE MORENCY



Contre « les forcenés du pire » (p. 34), Morency oppose une inébranlable foi en la nature des choses, faisant naviguer le lecteur non pas dans les eaux de la sagesse, ce qui serait un leurre, mais « en gardant le cap sur l'île aux chants sereins ». Sérénité. À nous modernes, il nous semble appartenir à un autre temps, pas vrai? Mais sait-on que le serein, me dicte mon dictionnaire, c'est aussi l'humidité ou la fraîcheur qui tombe avec le soir? La sérénité n'est pas une vue de l'esprit mais une sensation du vivant. Celle de Morency n'a rien de purement philosophique, même si elle est leçon de vie et de poème, elle se dépose mot à mot sur chaque monde débusqué par cet homme curieux du vivant, nature et hommes, sans préférence pour l'un ou l'autre, ce qui le distingue des écologistes purs. Le poète est plus intéressé par ce qui se fait jour dans le plus banal des événements terrestres. Il livre une poésie tournée vers la communauté des hommes, le cercle des amis

ou des rencontres de passage, une poésie d'hommage à la femme aimante, aux artisans comme Roland Giguère, Jean-Guy Pilon, Frédéric Jacques Templé ou même un « compagnon de chaloupe ». Les textes en prose de Morency résonnent souvent comme une fable ou un conte, que reflète un intitulé tel « chez le Bonheur ». Morency sort même de sa réserve habituelle envers le social et pointe un doigt accusateur sur quelques bêtises humaines. Dans un intitulé qui ne manque pas d'humour (« Je ne t'en conte pas »), le poète dénonce la guerre, même celle qui revêt les apparences de la justice: « C'est avec le pire qu'elle viendra. Et le pire, quoi qu'on en pense, est le fol espoir qu'après les flammes de famine et les rouges rivières, l'homme sera purifié et enfin disposé à la paix. » (p. 74) *Amouraska* est un « Guide de survie », comme le titre d'un poème, qui aide à mieux vivre mais aussi à mieux lire en soi et autour de soi.



Célyne Fortin, *Un ciel laiteux* (avec deux encres de Yéchel Gagnon),
Montréal, Le Noroît, 2008, 72 p., 17,95 \$.

Des poèmes qui tiennent à un fil

Célyne Fortin est la plus connue des haïkistes du Québec, elle qui pratique le genre depuis plus de vingt-cinq ans.

Elle est la cofondatrice des Éditions du Noroît, qui ont toujours accordé une grande importance à la qualité matérielle de leurs recueils et à l'apport d'œuvres d'artistes. Bien qu'elle ait illustré abondamment ses propres recueils, il lui arrive aussi de faire appel à des collaborateurs, comme Yéchel Gagnon à qui elle a confié le soin d'accompagner *Un ciel laiteux* de deux encres, dont l'une en couverture, qui sont fort belles, soit dit en passant. Pratique du haïku et travail artistique sont proches parents. On connaît le lien étroit qu'établit la tradition orientale entre le dessin et l'écriture; on ne peut espérer être reconnu comme poète, au Japon, si l'on n'est pas habile en calligraphie. Rien d'étonnant alors à ce que la majorité des textes brefs s'apparentent à des esquisses de paysages, repérant à la loupe les petits événements du monde végétal ou animal: cardinaux, roselins, tourterelles, fourmis, pivoines, épinettes, iris des marais composent des tableaux dans lesquels s'allient le recours aux thèmes traditionnels et le regard individualisé de la poète. Divisé en triptyque, le recueil, fidèle à un incontournable du haïku, les saisons,



CÉLYNE FORTIN

*L'artiste au corps défait
l'athlète au corps refait*

*ô toi ma douleur
sous le muscle l'os grince
marche ralentie (p. 43)*

Voilà une lecture où chacun des poèmes s'égrène comme « l'hiver s'égoutte/larmes de neige/où s'épuise sans fin le printemps » (p. 10). J'ai aimé que Célyne Fortin ne nous fasse pas le coup de la révélation-à-tout-prix dont serait porteur le poème à saveur orientale. Qu'à cela ne tienne, j'ai pris le parti de désorienter cette écriture, et ce, pour mon plus grand plaisir. Cessons de lire les haïkus, lisons les poèmes.

I M P R I M E R I E

L I T H O G R A P H I E S

Tél.: 819.566.7611 Téléc.: 819.569.1414
Sans frais: 1.800.267.7611 Courriel: imprimeriehl@qc.airo.com

2605, rue Hertel, Sherbrooke (Qc) J1J 2J4